

PREMIERE PARTIE

LYDIA

I

Dans le salon de Lydia, sur la cheminée de marbre noir, se dresse une grande tête de l'art Khmer : le Bouddha souriant. Le front penché est tranquille ; les yeux, dont les sourcils minces suivent la ligne oblique, ont les paupières abaissées ; les joues sont molles, la bouche sourit. Le regard se dérobe.

Il n'y a guère que cette statue dans le salon de Lydia. Peu de meubles, un divan bleu, des fleurs, dans des jattes de grès, deux miroirs d'argent. Les persiennes sont closes sur le paysage de collines et de vignobles où le soleil incendie les pins parasols et les figuiers sauvages. À mi-flanc des collines, les blouses éclatantes et les chapeaux jaunes des vigneronns se meuvent entre les échaldas.

Lydia craint le soleil : elle a fermé les persiennes. Le Bouddha contemple la création entière empor. tée dans

un tourbillon de folie telle une toupie incandescente. Le monde et les créatures vont rentrer demain dans le gouffre silencieux. Encore une brûlure. Encore une caresse. Encore une blessure. Il ne faut pas crier. Ton cri est illusion. L'air qu'il déchire est illusion. Rien ne t'appartient ; et tu ne t'appartiens pas toi-même.

Tantôt, quand viendra la fin du jour, une fraîcheur pénétrante montera du jardin et des eaux de la Garonne, en contre-bas. Sur les bords du fleuve, vers le pont Mondon, dans les bois de saules et de peupliers, haut dans le ciel ruisselant d'étoiles, le lever de la lune sera salué par le roucoulement des colombes. Des îles vertes, parsemant le fleuve, s'échapperont des rossignols. Mais avant la nuit, Auvillar-l'abandonnée aura été, tout en haut du raidillon à pic, cette forteresse blanche et ruinée, au milieu de ses esplanades de verdure.

Lydia a dit à Luc :

– Nous pensions que vous n'arriveriez qu'à cinq heures.

– Oui, Mad..., oui, ma tante... a répondu Luc, troublé.

– Votre tante, mon petit... oui...

Le sourire de la jeune femme est doux, un peu moqueur. Elle semble ne pas voir la confusion des autres. Elle est très simple pourtant. Sur le divan bleu, à contre-jour, elle s'est étendue à demi. Luc aperçoit sur son poignet une cicatrice blanche. Peu après, Claire et la petite Fleur-de-Pois, les deux filles de Lydia, sont arrivées. Claire a douze ans, mais c'est une grande fille avec des cheveux dorés, des yeux verts, de longues j robes maigres, une robe de coton et un mouchoir rouge.

Elle ressemble fort peu à Lydia. Elle rit à tout propos et parle autant que Lydia se tait.

– C'est Luc, dit-elle en avançant, rieuse, et le désignant à la petite. Tu es content de quitter le lycée sans doute ? Quel âge as-tu ? Seize ans ? J'en ai douze. Fleur-de-Pois, six !

– Claire, intervient Lydia, tu iras me chercher mon châle rouge.

La Jeune Claire tourne ses yeux verts dans la direction de sa mère. Luc remarque la vivacité de ses mouvements. Il se sent agacé par l'insistance des yeux inquisiteurs de cette petite fille.

Celle que Claire a appelé Fleur-de-Pois n'a pas bougé de sa place, et bientôt, sous les yeux mi-clos de Lydia, tout reprend son ordonnance de beauté endormie.

Mais, déjà, Claire rouvre vivement la porte, jette le carré de soie Rouge sur les épaules de sa mère et s'écrie :

– Fleur-de-Pois ! Fleur-de-Pois, il est le plus vieux !

Les yeux de velours de Fleur-de-Pois se mettent à rire silencieusement.

– Tu n'as pas vu Cassia, crie Claire. Cassia ! Cassia ! Arrive ! Il ne t'a pas vue. Ni Micou ! Micou, c'est le merle. Regarde : il se perche sur mon cou, sur ma tête. Ah...

Et le merle se mit à voleter et Claire à courir dans le salon.

– As-tu mangé ? interrogea sérieusement la petite fille. Elle s'arrêta un moment et, comme toujours, n'attendant pas de réponse :

– Je crois que je vais t'aimer beaucoup, dit-elle.

Après le dîner, elles entraînent Luc au jardin. Le jeune homme et les fillettes descendent l'unique sentier

du jardin sauvage, en pente raide vers le fleuve. Dans l'herbe haute, s'élèvent des poiriers en cônes, des petits pêchers ronds, quelques vignes, un figuier aux ramures noueuses, trois ou quatre palmiers. Des buissons de roses blanches accrochent la robe flottante de Claire. Un puits abandonné est recouvert de lierre, où nichent des oiseaux. Des fleurs de lin, des chardons et des campanules croissent parmi les graminées. Le vieux figuier ne jette plus qu'une ombre légère. Le jeune homme froisse une de ses feuilles et hume le parfum de figue fraîche. Dans le jardin voisin, un vieil homme penche un arrosoir sur une plate-bande. Des pigeons roucoulent dans les bois, vers le fleuve.

Le village d'Auvillar est en ruine. La maison de Lydia est une des rares demeures encore habitables de l'endroit. Un des deux raidillons, descendant vers la vallée, est bordé de maisons abandonnées, écrasées par les églantiers blancs. Leurs escaliers de style sont rongés, leurs portes, branlantes, aux heurtoirs de bronze vert. Un pavillon domine une esplanade ruinée qui surplombe le fleuve et la vallée : il faut y écarter, pour découvrir l'immense paysage de la Garonne, des moissons de roses trémières.

La cloche pend, muette, dans la tour ajourée de l'église. Les pierres elles-mêmes sont devenues par un lent miracle, au lieu de ces signes matériels, des symboles spirituels dont la magie emplit le cœur. Autour des vieilles halles silencieuses, les arcades romanes couvertes de tuiles roses abritent des couloirs d'ombre.

Rien ne rattache plus Luc à sa vie passée.

Au soir, pour l'inviter à venir dîner, Claire doit aller le tirer par un pied, dans le figuier, où il s'est caché : il y

dévore un volume dépareillé de Platon, qu'il a découvert chez Lydia.

La mère de Luc Mortehean était morte Jeune ; il s'en souvenait à peine. Son père, qui était officier, l'avait entraîné, au hasard des garnisons, dans des villes différentes. Il avait toujours été seul, livré à lui-même, tranquille et dédaigneux. Sa taille droite, plus haute que celle des adolescents de son âge, le faisait paraître leur aîné. Son visage se précisait maintenant avec force et régularité. Ses yeux bleu-sombre, son haut front pâle, sa bouche dédaigneuse le faisaient déjà, sans qu'il le sut, regarder des femmes.

Il y avait trois mois qu'une pneumonie avait fait craindre à Bernard Mortehean, son père, le début de l'affection pulmonaire qui avait emporté la mère de Luc. Les médecins conseillèrent le repos dans le Midi : la jeune belle-sœur de Bernard Mortehean avait proposé pour Luc un séjour chez elle, à Auvillar. Le frère cadet de Bernard, Gérard Mortehean, avait connu Lydia aux Indes, où il avait séjourné quatre ans. Il l'avait beaucoup aimée ; mais nul n'aurait pu dire si elle l'avait rendu heureux ou malheureux. Lydia était belle ; on la disait de grande culture ; mais elle était si silencieuse qu'elle brillait peu, du moins dans le sens où l'entendent les esprits vulgaires. Son rayonnement n'était pas aisément perceptible par les yeux. On la savait d'une fidélité parfaite à Gérard.

Après la mort de son mari, qu'une crise cardiaque avait emporté en une heure, elle avait continué d'habiter le « Mas des Abeilles ».

Lydia et Gérard avaient appelé la maison de ce nom, à cause des abeilles sauvages qui avaient essaimé dans

le grand figuier au tronc creux où, ce jour même, Claire avait trouvé Luc, vers le soir.

Lydia disait qu'elle avait demandé cette maison à Gérard, à cause du village abandonné, qui lui rappelait les villes ruinées aux Indes et les terrasses désertes...

II

– Luc, parle-moi donc ! À quoi penses-tu ?

La voix de Claire tire le grand garçon du recueillement où il est plongé. Il lisait, les coudes aux genoux, son haut front rougi par le feu. (On a allumé un feu dans la cheminée du salon de Lydia, car le vent souffle en tempête des Pyrénées.)

– Que lis-tu ? Je veux savoir.

Il la regarde, résigné. Puis, malicieusement, comme si une idée le frappait soudain : « Ton père est enterré sous cinq brasses d'eau... On a fait du corail avec ses os... Ce qui était ses yeux est devenu des perles... Rien de lui n'a disparu... Mais tout a été transformé par la mer, récita Luc d'une voix lugubre.

– Ah... oui... Comment dis-tu cela ? fait Claire, prise d'une timidité soudaine.

Cette fois, Luc repose son livre et la regarde. Il éclate de rire.

– Tu es une petite fille, dit-il en se moquant. Mais au même instant, il sent une force obscure le pousser à se jouer d'elle. Elle rougit.

– Luc, je t'en prie, redis cela...

Troublé, il reprend le livre qui a glissé devant le feu, écarte *Fleur-de-Pois*, et dit d'une voix changée :

— Mais tout a été transformé par la mer...

Il écoute les pigeons qui roucoulent doucement vers le fleuve. La tempête s'est assoupie, La lampe éclaire la chambre. « ... En quelque chose de riche et d'étrange »... Lydia soulève ses paupières brunes et regarde Luc. Alors seulement il voit l'air bizarre de Claire.

— Voici la sorcière ! s'écrie Fleur-de-Pois arrivée au terme de l'histoire qu'elle se tacon te · à elle-même.

— Quelle sorcière, petite folle ? dit Lydia sortant de son silence. « ... En quelque chose de riche et d'étrange,... murmure Claire. Lydia fredonne une phrase de musique pour elle-même.

— C'est l'enchanteur, tu comprends... Prospéro... Luc fixe Claire, et poussé par la même force inconnue que tantôt :

— Prospéro... Il envoie son Ariel... « ... Les nymphes de la mer sonnent à chaque heure son glas... » Au matin, il n'est pas rare que Claire pénètre dans la chambre de Luc en coup de vent, juste au moment où il a encore envie d'un peu de ce sommeil délicieux d'après le réveil. À la seconde où refermant obstinément les yeux, il essaye d'oublier les rais d'or imprimés malgré lui sur sa rétine, et qui viennent de la lumière filtrant à travers les persiennes, à cette seconde, Claire, en longue chemise flottante, ses cheveux blonds comme de la paille étalée sur ses épaules, bondit traîtreusement vers le lit. Luc fait invariablement semblant de dormir, mais elle lui pince le nez, les oreilles, lui crie d'une voix pointue : « Voleur ! tu m'as volé hier soir, mon canif » ou quelque auke accusation de ce genre.

– À part cela, pense Luc, quand je le veux, elle est douce comme un agneau. Claire entoure d’une admiration craintive le mystère de Luc : son goût pour la rêverie et la contemplation. Il est pour elle un être admirable qu’on doit protéger et respecter. L’âme hindoue de Lydia sommeille en Claire. Luc ne sait ce qu’il préfère, de la solitude, ou de ces promenades le long de la Garonne, avec deux petites filles soumises à ses moindres silences. Il y a aussi de belles fins de soirée dans le jardin sauvage, jusqu’à l’instant où, la lune, se levant, pleine d’une grâce tranquille, vient avec toutes ses étoiles, mouiller les gazons de sa lumière. Le grand figuier, accablé de soleil, se trempe dans cette eau lumineuse, et les buissons de roses sont des bouées blanches sur les flots enténébrés du jardin. La plainte des ramiers s’élève dans les bois ; puis le chant liquide du rossignol emplît, seul, la nuit. La parcelle d’étéxité qui dort dans les créatures se révèle soudain, brillante comme ces atomes de phosphore, dont le scintillement a besoin de la nuit pour paraître. Luc approfondit un don qu’il a depuis l’enfance, celui de traduire le langage des êtres apparemment muets. Cette vie libre et vagabonde le rend à ses affinités les plus secrètes. Il referme le livre où il a lu le dialogue mystérieux :

– Qu’est donc l’amour ?

– Un grand démon, Socrate. Il hésite. Se lèvera-t-il ? Demain, dira-t-il à Lydia :

– Qu’en pensez-vous, Lydia ? L’homme, au seuil de la forêt magique du monde, au seuil de la grotte de Prospéro ! Enchanteur, qu’est-il ?... Mais Lydia, le prévenant sans doute, repose son propre livre et, touchant l’épaule de Luc :